

champs, du rêve des forêts, ah ! pardi, le Frère Marie-Victorin va piller l'ornement des paysages pour en parer sa prose, et partout de sa part c'est un salut intéressé au jonc fleuri, à l'aubépine, à la vergerette, comme au lis d'eau, à la sélaginelle, à la verge d'or, et ces noms si plaisants à dire, le fervent piller, les met dans ses pages descriptives pour nous initier à la parure trop peu connue de son pays.

Pour extraire de la nature quelque matière d'art il faut, avant tout, apprendre à la regarder, et c'est l'éducation de l'œil ; il faut aussi la voir à travers son tempérament, l'humaniser de sa pensée, lui prêter et lui retenir, et c'est la rêverie esthétique. Tout descripteur, soit écrivain ou peintre, est tenu à cette double éducation de l'œil et de la pensée. Cette nécessité d'art semble bien avoir été comprise, de bonne heure, du Frère Marie-Victorin. Sa façon de jouir des belles formes de sa patrie atteste chez lui un observateur subtil. On le sent par ses œuvres, il a la clé des paysages, le sens de : perspectives, et le Canada semble l'inviter de partout à aller le décrire. Chasseur dans la forêt presue inviolée des thèmes laurentiens, il décroche ses sujets partout dans les campagnes du fleuve, et c'est, parfois, sur la route de Chambly, un fier Canadien aux traits énergiques, le père Delage, tenace comme les chênes plantés devant sa porte, et qui lui offre le spectacle émouvant de son rêve simple identifié au sol natal, et de la fermeté du cœur que l'Argent n'arrive pas à déraciner des guérêts héréditaires. C'est, sous le ciel de Québec, au delà du hameau des Saules, la légende d'un orme gigantesque abattu, après trois siècles de respect à sa force, par la hache même des vieillards qui l'aimaient et pleurent sur sa souche morte, les Hamel. C'est, plus loin, dans l'Ancienne-Lorette, une autre jolie légende ; le paysage mystique de l'Âme des Hurons et le miraculeux rosier, le délicieux Rosier de la Vierge.